

WALT WHITMAN SUR LE VIF

Propos recueillis par Horace Traubel

Gallimard

WALT WHITMAN SUR LE VIF

WALT WHITMAN SUR LE VIF

*Propos recueillis
par Horace Traubel*

*Édition de
Brenda Wineapple*

*Traduit de l'anglais (États-Unis), présenté et annoté
par Jacques Darras*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

WALT WHITMAN SPEAKS

© *Literary Classics of the United States, Inc.*, New York, N.Y.,
2019, pour la note sur l'édition et la sélection des textes.

Tous droits réservés.

© Éditions Gallimard, 2024,
pour la traduction française, la préface et les notes.

Couverture : *Portrait colorisé de Walt Whitman, 1887.*
Photo © Granger Coll NY/Aurimages (détail).

Un révolutionnaire tranquille

Walt habite chez son frère George, à Camden, New Jersey, depuis 1873. Considérablement affaibli par une attaque cérébrale et par la disparition, la même année, de leur mère Louisa, il vit comme toujours dans l'espace restreint d'une chambre. Ce n'est pas le moindre des paradoxes pour ce poète des grands espaces et de l'expansion, qui ne deviendra propriétaire d'une petite maison à deux étages située dans Mickle Street, abritant les huit dernières années de son existence, qu'une fois son frère parti de Camden en 1884. Dans cette modeste demeure devenue aujourd'hui musée, Walt recevra, quasiment chaque jour pendant les quatre dernières années, la visite d'un jeune homme nommé Horace Traubel, lequel tiendra le journal de leurs conversations.

Si le magnétophone n'avait pas encore été inventé à l'époque, c'est à Camden même que la « Victor Talking Machine Company » produira à partir de 1901 les premiers gramophones dotés du célèbre logo montrant le petit terrier Nipper écoutant la voix de son maître défunt sortir du pavillon (HMV). À quelques années près, la parole de Whitman, aussi abondante que sa poésie, eût pu remplir

plusieurs disques. Telle quelle, Horace Traubel en fit neuf volumes, dont l'édition s'étalera de 1906 à 1996. Soit un matériau encore neuf, justifiant que nous donnions pour titre à la très passionnante sélection récemment opérée par l'essayiste littéraire Brenda Wineapple : *Walt Whitman sur le vif*. La transcription intégrale des propos du poète, consultable sur le Net, valide en effet la pertinence des choix thématiques retenus par la présente édition.

Qui était Horace Traubel ? Né lui-même à Camden, fils d'émigrés européens – père juif, mère allemande –, Traubel est âgé de trente ans au moment de ses entretiens avec Whitman. Il travaille comme employé de banque à Philadelphie, la grande ville en face de Camden sur la rive droite du fleuve Delaware, après avoir débuté dans une imprimerie puis dans le journalisme, comme Walt en son temps. En 1890 il fonde un mensuel littéraire *The Conservator* qu'il poursuivra jusqu'à sa mort en 1919. Il sera également l'un des fondateurs du journal socialiste *The Worker*, comptant parmi ses amis l'anarchiste Emma Goldman et le romancier Upton Sinclair. Autant dire que les questions qu'il pose au poète sont souvent, quoique pas exclusivement, d'ordre social.

Cela ne dérange en rien Whitman qui se présente à nous comme « radical ». Le mot revient à plusieurs reprises dans ses réponses, au sens poétique comme politique. L'herbe de ses *Feuilles d'herbe* n'est pas seulement symbole ou emblème, avait-il répondu à un enfant dans *Chanson de moi-même*. Le corps whitmanien, en position médiane entre ciel et terre, est l'objet d'une croissance végétale suivie d'un retour aux racines. En ce sens, le poète traduit le credo de son maître et ami Ralph Waldo Emerson, dont l'essai *Nature* est paru en 1836. On se défendra toutefois de

réduire son poème à une application directe du « transcendantalisme » professé par l'essayiste. L'absolue spontanéité de Whitman, son insistance sur le corps et la sexualité préviennent par avance une telle réduction. Représentons-nous plutôt l'esprit du philosophe de Concord avoir nourri dans les faits deux « adamismes » concurrents, celui de l'homme des bois et des étangs, Thoreau, d'une part, celui du piéton affranchi de Broadway, Whitman, de l'autre.

Rien d'étonnant à ce que ce dernier ne comprenne pas le premier, qu'il juge étrange, brutal, quasiment erratique dans son comportement. Ce n'est pas lui qui eût vécu, ne fût-ce qu'une année, dans un isolement contemplatif au milieu des bois, sur les bords de l'étang Walden. Il y a très peu d'indianité naturelle chez le poète de Manhattan, qui ne se verra affecté au Bureau des Affaires indiennes en 1865 lors de son séjour à Washington que par hasard et fort brièvement. La solitude qu'il a connue, de son propre aveu, est la solitude des pionniers, des non-conformistes qui, même en proie au doute, ne se laissent jamais déraciner de leurs convictions. Whitman ne vit pas replié sur sa communauté à la manière des colons puritains mais plutôt en rebelle, en paria, en quaker assumant sa solitude devant les autres comme devant Dieu sans jamais transgresser les lignes de la tolérance ni de l'impassibilité. Un révolutionnaire tranquille, en somme, ce Walt, guidé par l'esprit d'absolue liberté.

L'excite au plus haut point le mouvement vers l'avant, la marche, en ce qu'elle entraîne la pensée. Jamais de nostalgie chez lui. Dès sa naissance, pose-t-il, le petit d'homme avance dans l'inconnu, au-devant de son destin, avec une confiance quasi totale dans la bonté inéluctable des dévoilements. Cette confiance, Whitman la confond avec le messianisme

qu'il confère à la nation américaine. On comprend qu'un tel affichage de « tranquillité » puisse aujourd'hui encore passer pour de l'arrogance, nourrir l'antiaméricanisme propre à la France, pays si facilement crédule sur fond de fronde. A contrario, on fera remarquer que Whitman accueille avec pas mal d'enthousiasme dans son propre panthéon la figure de Voltaire, le plus grand esprit de tous les temps selon lui. On lira dans les pages qui suivent le portrait joyeusement antimonarchique que le poète new-yorkais lui consacre, magnifique hymne à la liberté.

Voltaire, en ce sens, le séduit plus que Rousseau, certes non moins admiré mais trop austère, trop misanthrope, trop solitaire à son goût, tout en reconnaissant que Rousseau fut l'homme des émotions et des sentiments naturels. Car la révolution whitmanienne s'affirme foncièrement joyeuse, collective et au tout premier chef urbaine. C'est la grande nouveauté. On ne connaît pas vraiment de célébration de la ville avant lui sinon dans les romans de Fielding ou Defoe, voire dans les poèmes parisiens de Baudelaire, quasi contemporains. Il suffit cependant de comparer la « capitale des douleurs » qu'est pour ce dernier Paris, avec le Manhattan jazzant et dansant de Whitman, pour prendre la mesure de l'écart entre les deux traditions poétiques, l'européenne et l'américaine. Ce n'est pas la proclamation « moderniste » d'Apollinaire dans *Zone* qui suffira à réduire la fracture.

La raison en est politique. Aucune rupture entre l'individu et la foule chez Whitman, qui les concilie par l'intermédiaire du contrat démocratique. C'est une première absolue, ou encore l'application du contrat social rousseauiste, non pas à l'échelle d'un village, d'une petite communauté mais d'une nation entière. En termes voltairiens,

il s'agit tout simplement d'accorder la liberté d'expression, politique ou religieuse, avec la liberté d'entreprendre des « physiocrates ». Certes, on ne parle pas encore de capitalisme à l'époque et le modèle de l'ouvrier, dont on voit apparaître çà et là quelques figures dans *Feuilles d'herbe* comme dans les entretiens ci-après, demeure l'artisan. C'est-à-dire le charpentier familial, voire le conducteur de diligence ou d'omnibus, si prisé du poète. D'ailleurs les seules activités pratiquées par Whitman adulte furent celles de journaliste puis d'employé de bureau dans l'administration fédérale. Ni le gain ni l'argent ne font partie de ses soucis, encore qu'il redoute à terme la corruption de l'âme américaine par excès de cupidité.

À vrai dire, l'économie n'est pas réellement un enjeu pour Whitman. Le travail obéit pour lui aux considérations éthiques et quasiment bibliques de sérieux et d'application. Qu'au milieu de cette société le poète soit un oisif, un contemplateur de « feuilles d'herbe » paressant au bord des fleuves ne présente pas un réel péril pour le moral de la collectivité. Bien au contraire, si le poète vient apporter un *modicum* de souplesse et de décontraction dans la crispation puritaine sur le travail, cela n'en sera que mieux ! Au siècle suivant William Carlos Williams, l'un de ses héritiers directs, protestera bien plus violemment contre l'avachissement culturel des individus embrigadés dans la production forcenée des biens de consommation, le fordisme. On n'en est pas encore là chez Whitman. Avec la force d'un géant, il ouvre et s'emploie à maintenir grande ouverte la porte aux libertés. Cela semble facile mais essayez voir, semble-t-il nous provoquer ! Le géant sourit, le géant garde l'œil malicieux sans trahir la moindre expression d'effort. Oh !

les hommes tristes, les besogneux huissiers de la fermeture qui auront envahi le monde depuis, par comparaison !

Il n'y a qu'un éventuel grain de sable dans l'ouverture au vent de la liberté, à savoir la difficulté de rassembler un peuple sous la forme d'une démocratie. Cela ne va pas de soi. Cela ne va jamais de soi. Il y a toujours quelque part une divergence entre un Nord et un Sud. Comme si la division était inhérente aux groupes humains, qu'ils ne pouvaient s'assembler qu'en s'opposant, qu'en faisant émerger les conditions d'une inimitié fondatrice à l'égard d'une autre fraction de l'humanité, selon le principe dialectique mis en évidence par le philosophe post-napoléonien Hegel. Walt fera donc l'expérience de la guerre civile américaine, la mort par assassinat de Lincoln, la soumission du Sud esclavagiste à la Loi fédérale. On le sent mal à l'aise dans l'épreuve, on sent sa conduite empreinte de volontarisme, tout à coup. À l'évidence, il n'avait pas prévu l'accident dans son plan, son plan de marche. Comme la vieillesse commence de le gagner, que ses veilles hospitalières auprès des blessés de la guerre civile, dont son frère George, le minent et l'usent, il perd de sa superbe. Tout à l'heure en Europe les démocraties vont s'armer en nations et s'affronter, souveraineté contre souveraineté. Les principes monarchiques ou impériaux vont ressurgir intacts, par incapacité profonde à concevoir que le destin humain puisse s'accomplir selon le choix de chacun et de tous, dans le vertige absolu de la liberté. Le poème de Walt Whitman, pour cette raison, demeure grand ouvert, tel un port, une porte d'embarquement vers le devenir, encore incertain à ce jour, d'une humanité à la fois plus libre et plus solidaire.

Note sur l'édition

Les neuf volumes transcrits par Traubel sont difficilement maniables, répétitifs jusqu'à lasser le whitmanien le plus ardent, si bien que le matériau resta méconnu et quasiment inaccessible. Aussi, en prélevant parmi ce qui constitue essentiellement des propos de table un échantillon des pensées de Whitman, j'ai mis mes pas dans ceux de Traubel. J'ai décontextualisé Whitman ou plutôt, à la différence de ce qu'ont choisi plusieurs autres éditeurs, je me suis passée de la voix de Traubel, ses interruptions occasionnelles, ses apartés. Plus important encore, j'ai choisi de disposer les réflexions du poète selon des catégories familières au grand public, sans prendre en compte les considérations sur le climat de Camden, la vie politique à Camden, le libre-échange ou autres négociations par le poète lui-même concernant sa tombe au cimetière de Harleigh. De même ai-je supprimé les discussions sur la température à l'intérieur de sa chambre (trop élevée !), ses petits bobos, ses échanges avec quelques disciples obséquieux. Je ne nie pas que ce matériau puisse avoir sa valeur pour les chercheurs mais, ayant à l'esprit le lecteur normal, je me suis efforcée de retenir les déclarations de Whitman

qui tiennent par elles-mêmes, sur la nature, sur sa poésie, l'art ou les autres écrivains ou, mieux encore, font partager au lecteur l'excellence de la compagnie que le poète m'a offerte à moi-même.

J'ai découvert en effet un homme remarquable, à l'esprit vif, s'engageant sans regret, un démocrate en tout domaine, malgré quelques préjugés, un croyant ferme dans toutes les justes libertés qui font le propre de n'importe quel homme, sans jamais se montrer abolitionniste (Whitman se méfie du radicalisme sous toutes ses formes), un homme faillible aussi, incapable d'envisager une égalité raciale absolue. Toutefois, après avoir fait la lecture de ses observations et déclarations, je suis plus convaincue que jamais de l'originalité de Whitman, qui le met très loin en avance sur son temps, par son insistance à être lui-même, sa fierté de n'avoir jamais transigé ni cédé sur ses objectifs, n'avoir jamais dissimulé son désir, son besoin brûlant, de reconnaissance. De même qu'il aura collaboré avec Horace Traubel, de même a-t-il collaboré avec moi et collaborera avec tous ceux qui auront le temps de lui prêter l'oreille et de l'écouter parler de lui-même, de son travail, des autres poètes, des critiques, de la religion, de son Amérique bien-aimée. L'entendant s'exprimer sur la vie et la mort ou le cosmos, ils l'entendront nous enjoindre : « Réjouissez-vous nous ne vous / abandonnerons jamais. »

BRENDA WINEAPPLE

« À vous, assis en face de moi à l'instant. »

LA NATURE¹

*Quiconque voudra trouver, sur l'heure,
quelque chose de mieux que la Nature,
je lui dis : bonne chance !*

La Nature a une manière subtile bien à elle de manifester sa force : dès qu'un homme perd l'usage d'un sens, elle fait passer sa force – la force du sens manquant – à l'un des quatre autres.



Partout où nous allons, l'air frais nous suit. Qui l'a avec lui, en dispose partout – rien ne le lui subtilisera.



Je note chez tous ceux qui vivent au contact de la Nature une humeur capricieuse, inégale – en conformité avec les règles majeures de la Nature, semble-t-il. Je le remarque chez les enfants, les chats, les chiens – non que perceptions,

intuitions n'aient chez eux d'acuité, mais avec un côté primesautier en plus.

La Nature épouse l'état d'esprit de qui la regarde – mélancolique pour le mélancolique, brillante et vive pour l'esprit vif, riante pour celui qui rit, l'inverse quand il pleure.

La nature humaine est comme le ciel – changeante, dans toutes les directions – suggestions, réformes, doctrines peuvent bien nous aider, nulle ne fera le travail à notre place. C'est une très longue histoire.

Je connais si bien les fleuves – amples courbes, douces ondulations, majesté des fleuves. Oh ! tous leurs noms dans ma mémoire – l'Hudson – l'Ohio – le Mississippi² ! Impossible de résumer d'un mot les charmes du Mississippi ! – si singuliers, si incontestables – au-delà de ce qu'on appelle la beauté – mieux appropriée aux merveilles de l'Hudson – son amplitude, sa puissance – ses eaux boueuses, paresseuses, ses horizons immenses – ses méandres innombrables. L'Hudson est un animal totalement différent – netteté, douceur, délicatesse, clarté absolues, d'entre tous les fleuves du monde. Jamais de pollution – pas la moindre trace – Dieu sait que je le connais bien – l'ayant fréquenté sur trois cents kilomètres, pour le moins. Les sources du

Delaware s'éparpillent dans toute la partie sud de l'État de New York – minces filets d'eau fragiles finissant par s'unir et gagner en puissance. Les fleuves ! Oh les fleuves !

Avez-vous déjà réfléchi aux vertus négatives de la Nature – le négatif – simplement flâner, ne rien faire, ne penser à rien, vivre au-dehors, au grand air, dormir copieusement – laisser faire les choses ?

Je trouve notre peuple en danger de conformisme. On aime les mains propres et blanches, hommes ou femmes. On n'aime pas se les salir. On aurait bien besoin de grand air, d'un travail physique ingrat – loin du lavabo, du bac à douche. Dieu sait que je n'ai rien contre la propreté des mains mais cela peut aussi bien s'avérer une disgrâce.

Nous nous méfions trop des forces naturelles, à mon sens. John Burroughs remarque à juste titre que l'Américain qui fait abstinence d'alcool ne boira jamais un simple verre d'eau froide sans y ajouter du sucre, ou un parfum quelconque³. Ce type de comportement, ce n'est qu'un exemple, est l'un des dangers qui guette l'Amérique de demain.

Quelle liberté exaltante – le fait d’aller et venir – en toute maîtrise de soi et de la route ! Il faut être soi-même marcheur pour commencer d’imaginer le bonheur que c’est !

Oh ! les très longues marches, tard dans la nuit ! – jusqu’aux petites heures – deux ou trois heures du matin, quelquefois ! L’air, les étoiles, la lune, l’eau – quelle plénitude pour l’inspiration – quel enchantement ! Sans parler des détours – des incursions dans la campagne hors des sentiers battus. Je me souviens en particulier d’un endroit dans le Maryland, où nous allions. Splendeur inégalable de la lune – la pleine lune, la demi-lune, quel émerveillement alors, quel plaisir aux nuances de silence.

Est paru il y a quelques années un livre ayant pour titre *Le Côté nocturne de la Nature* (*The Night-Side of Nature*⁴) – je me suis souvent demandé s’il n’y aurait pas aussi un côté nocturne du caractère de l’homme – sa littérature – sa personnalité – une espèce de delirium tremens fantasmagorique.

Incroyable comme un petit échantillon de Nature vous éveille l’attention – suffit à vous convertir, dirai-je. Je me souviens d’une extraordinaire expérience vécue sur le Saguenay, au Canada, là-haut⁵. Le fleuve aux eaux

noir d'encre, objet de curiosité pour les savants jusqu'à aujourd'hui : prenez-en un seau, elle restera indéfectiblement noire – de la couleur du courant. Ah ! la merveilleuse journée ! En bateau – toutes voiles dehors – vers l'aval – l'empannage – d'un bord l'autre – voiles lourdes, souillées, rapiécées – oui quelle beauté ! Une étrange révélation à peu de frais. Virer de bord est rarement beau – je ne l'ai pas vu souvent représenté sur les tableaux – rares les peintres assez habiles. Voyez l'extraordinaire résultat d'une manœuvre apparemment sans histoire. À quoi sert de traquer la beauté à tout prix – je vous le demande – y a-t-il seulement où lui échapper ?

La Nature nous concède un minimum de son territoire, son domaine – garde le reste pour elle : sa modestie, ses raisons profondes. Nous autres orthodoxes – nous appelons cela *waste*, terre vaine ou désert – mais pas du tout ! il s'agit d'autre chose – de totalement autre chose. C'est de ce constat – ce principe – que sont nées les *Feuilles d'herbe* (*Leaves of Grass*) plus redevables à la Nature que nous n'en sommes conscients⁶.

J'ai cherché à rester au plus près des mystères de la Nature : tout à côté – jusqu'à sentir son souffle, quand leur sens m'échappait, que je ne pouvais que m'émerveiller, comme lorsqu'on entend une musique vague. Tout cela m'a été très clair dès le départ – j'étais comme pré-déterminé – je n'ai jamais fait fausse route – pas commis

d'erreur. Aujourd'hui, qu'on me fasse passer pour un fou débile ou un vainqueur, je suis sûr d'avoir fait le bon choix – d'avoir suivi le seul chemin où je pouvais avancer.

LE CŒUR DE L'HOMME

*C'est quoi la vie, j'aimerais savoir vraiment.
Oui, c'est quoi ?*

Il y a dans l'homme un quelque chose qui n'attend qu'un déclic pour se manifester : quelque chose de précieux, de parlant, d'incalculable : qu'on ne remarque pas à tous les coups : il y a une petite feuille recroquevillée, là : que nos yeux ne voyaient pas : arrive l'homme qu'il fallait, au moment qu'il fallait ; la feuille s'ouvre, se déploie.

La plupart de nos tragédies humaines sont évitables : elles naissent de l'avidité, de l'indifférence, jamais des catastrophes naturelles ; avec un peu plus de générosité de cœur, une grande part de nos malheurs s'évanouirait.

Je suis convaincu que les grandes affaires de l'époque (voire toutes les époques – la nôtre en tout cas) avancent

toutes seules, révolutionnent, re-créeent, re-forment, sans notre intervention, ni celle d'aucune Église, société ou libéralisation d'aucune sorte ; qu'il y a de grands courants actifs sous la surface – qui poussent sans cesse le monde vers l'avant. Ce n'est pas affaire de prières, d'autels ni de prêtre, c'est dans le cœur de l'homme.

L'important pour nous tous, à l'instant, c'est la vie ici-bas – les gens, là où nous sommes, au moment où nous sommes : oui la chose qui importe dans l'immédiat – notre combat sur la terre – nos efforts, nos tâches, en vue de bâtir le corps social des hommes de manière plus harmonieuse : notre affaire à chaque heure du jour, ici-bas, en ce moment même ; à vous, à moi ; le reste sera pour après – pour l'au-delà ; nous ne sommes pas censés nous en soucier maintenant : cela créerait une confusion générale : nous pouvons faire nos déclarations, dire nos *amen*, ça s'arrête là : notre responsabilité, c'est la terre.

WALT WHITMAN SUR LE VIF

Propos recueillis par Horace Traubel

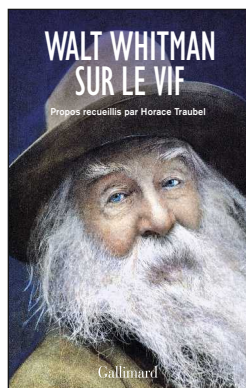
ÉDITION DE BRENDA WINEAPPLE

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS), PRÉSENTÉ ET ANNOTÉ PAR JACQUES DARRAS

De 1888 à sa mort, Walt Whitman reçoit les visites d'un jeune homme nommé Horace Traubel dans sa maison de Mickle Street, à Camden, et converse avec lui à bâtons rompus. Ces entretiens seront publiés en neuf volumes aux États-Unis de 1906 à 1996 sous le titre *With Walt Whitman in Camden*. Walt Whitman sur le vif rassemble une sélection de propos extraits de ces milliers de pages, organisés thématiquement.

Walt Whitman, premier grand poète de la modernité américaine, aborde des sujets aussi variés que la démocratie, la sexualité, les femmes, l'Amérique, l'art, la poésie, la guerre de Sécession, etc., avec une liberté de ton qui ne saurait étonner les lecteurs de *Feuilles d'herbe*. On retrouve dans ses déclarations l'énergie et la fougue de sa poésie visionnaire. Ce livre nous permet d'entendre comme jamais la voix, le ton et la phrase de Whitman. Nous sommes dans la pièce, en face de lui, il nous parle, nous l'écoutons.

Né à West Hills, Long Island, en 1819, mort à Camden, New Jersey, en 1892, Walt Whitman est considéré comme l'un des piliers de la poésie américaine.



Walt Whitman sur le vif
Walt Whitman

Cette édition électronique du livre
Walt Whitman sur le vif de Walt Whitman
a été réalisée le 1^{er} mars 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072925672 - Numéro d'édition : 374533).
Code Sodis : U36014 - ISBN : 9782072925702.
Numéro d'édition : 374536.